

numéro 4

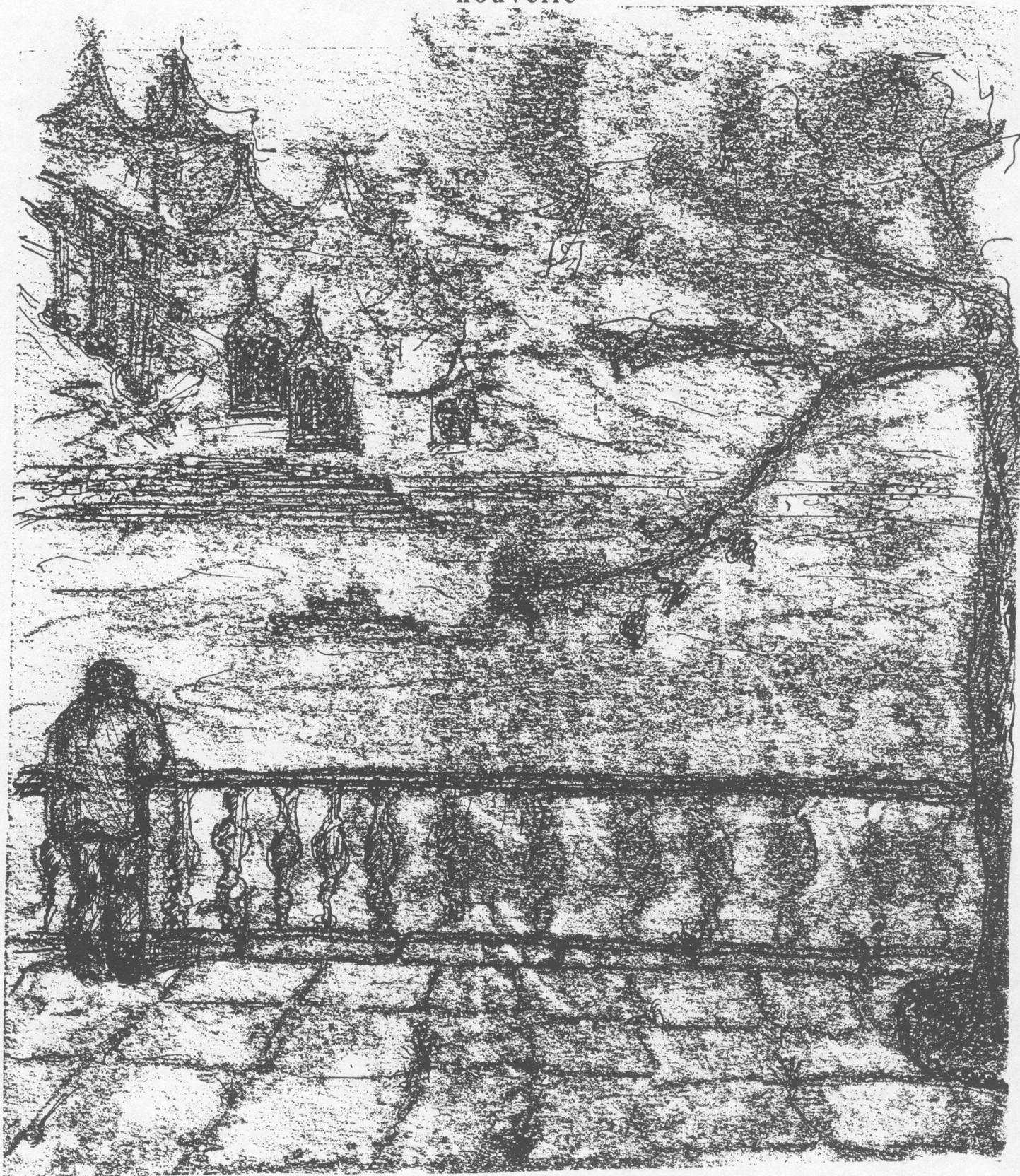
décembre 1994

[a r k h a i]
Αρχαί

Jacques CAYENNE

La Correspondante

nouvelle



*Et observez avec quelle santé,— avec quel
calme je puis vous raconter toute l'histoire.*

E. A. Poe

Un jour, je n'ai plus eu envie de répondre à ses lettres.

Je m'étais rendu compte que la distance qui nous séparait avait usé mes sentiments. Un lent effacement bercé par la régularité de ses lettres de tendre amoureuse. Et c'est presque sans surprise que je constatai qu'il ne me restait d'elle qu'une routine ennuyeuse.

Notre échange s'était arrêté comme une boule de pétanque retombée, loin de la main du lanceur, et qui a en roulant dépassé la hauteur du cochonnet, pour glisser doucement encore un peu sur le sable. Son élan diminué s'éteint dans un faible crissement qu'aussitôt emportent les cigales. L'acier poli s'installe sur le grain chaud de la piste, et, brillant sous le soleil brûlant, s'assoupit dans la contemplation du lent déplacement de l'ombre des pins.

Quand je dis que notre échange s'était arrêté — bien sûr, il y a ces lettres régulières que je continue à recevoir, mais j'ai depuis cessé même de les ouvrir. Je les dépose encore toutes, allez savoir pourquoi, dans une vieille boîte jadis multicolore sur laquelle on distingue encore vaguement un mièvre paysage vallonné, probablement une décoration dans le style de l'école romantique. Il n'y a vraiment là que la force de l'habitude. Ne recevant jamais de réponse, elle doit savoir qu'elle n'est plus lue ; elle n'écrit donc sans doute plus que par inertie. Qui sait, d'ailleurs, si ses enveloppes ne contiennent pas tout simplement des feuillets vierges ? puisque nous avons cessé de communiquer par une sorte d'accord tacite, par un mutuel abandon à l'indifférence. Oui, après tout, nous nous sommes retirés de façon analogue et complémentaire : il est probable qu'elle envoie ses lettres sans les écrire, puisque je les reçois bien sans les lire.

On n'a jamais vu quelqu'un continuer imperturbablement à écrire à un correspondant muet, je veux dire à lui écrire vraiment, non, cela ne serait pas très rationnel. Eh bien oui, je continuais à recevoir des plis ; mais peut-on vraiment dire qu'une lettre sans lecteur ait réellement aussi un auteur ? celui qui écrit n'existe pas pour celui qui ne lit pas : une lettre

qui n'est pas décachetée reste une vulgaire enveloppe ; une simple habitude du postier. Et tout se passait en effet comme si l'administration postale, entraînée par son inertie de baleine, continuait à me faire parvenir ces enveloppes, comme un pétrolier glisse sur son erre longtemps après que les moteurs ont été coupés.



Il y avait bien quelques années que je n'étais plus allé pousser le bois au Café de la Régence. Je fus d'autant plus heureux de retrouver ce cercle de joueurs d'échecs solitaires et taciturnes. Regardez un adepte penché sur ses pièces : jamais il ne lève les yeux sur son partenaire. Tout est dit sur l'échiquier, pas de vaines paroles. Parler, discuter, toute forme de communication humaine paraît inévitablement vulgaire et superficielle en regard du jeu et de ses profondeurs. On venait au Régence pour s'absorber quelques heures dans une partie, puis on repartait en silence.

Il n'y avait que L. pour faire exception à la règle. C'était un ancien avocat depuis longtemps retiré du métier, légèrement porté sur le whisky, et qui passait de moins en moins de temps devant l'échiquier — ce qu'il compensait en bavardage. Il ne lui fallut pas longtemps pour me prendre en cible.

« Alors, vous revoilà, mon vieux ! Et moi qui croyais que vous aviez déserté les soixante-quatre cases. Mais on ne s'échappe pas si facilement, ha-ha ! croyez-moi. Nous sommes tous des pions, vieux : après chaque partie, on nous aligne pour la suivante. Mais un jour, on finit dans la boîte, ha-ha ! dans la boîte. Les blancs, les noirs, les pions et les rois : dans la boîte, on range ! Regardez-moi : mes petits neurones commencent à être un peu vieux pour la bataille, pourtant je continue toujours à venir regarder les parties des autres. D'accord, il faut dire aussi que c'est ici que l'on sert le meilleur whisky de la ville. Mais même sans ça, je ne pourrais jamais me passer de venir voir nos pousseurs de bois ; saviez-vous que Julien Gracq disait qu'il est plus sain de regarder les joueurs que de jouer ? j'aurais aimé savoir s'il est aussi plus sain de regarder son scotch que de le boire ! »

« Mais vous, vous me semblez frais comme le serpent après sa mue. A vrai dire, vous avez l'air heureux comme un veuf qui va retrouver sa maîtresse, ha-ha ! pas vrai ? »

L. était décidément trop bavard.



De plus en plus souvent, je sortais de leur boîte les enveloppes encore cachetées. Je restais de longues soirées à les regarder, de face, de dos, à les retourner dans mes mains pour les examiner — sans jamais songer à les ouvrir, bien sûr.

Indiscutablement, l'écriture qui traçait mon adresse avait faibli. Les lettres qui composaient mon nom perdaient leur fermeté, leurs déliés devenaient incertains, leurs boucles cachectiques et leurs lignes déclinaient. Usure de l'habitude, fléchissement ? et peut-être allait-elle cesser de m'écrire ? non ! Pris d'un léger frison, je repoussai cette idée. Ce n'était tout simplement pas possible, pas dans l'ordre des choses. Peut-être était-elle seulement un peu malade, sa main avait-elle moins de force. Ou peut-être n'y avait-il rien de tout cela ; oui, je devais m'abuser. A force de regarder toujours la même écriture traçant toujours la même adresse, on finit par voir un changement là où il n'y en a pas. Tout au plus avait-elle changé d'encre. Bien sûr. Tout au plus. Indiscutablement.

En reposant les enveloppes dans la boîte peinte, je notai que le paysage qui l'ornait avait dû être d'un charme certain. Un paysage de montagnes, de fières montagnes romantiques. Leur candeur passée était marbrée et écaillée par le temps et le manque de soins, mais l'ensemble y gagnait une maturité pleine d'expression, un peu comme lorsqu'un maître, de quelques traits vifs, sublimes ou ironiques, transfigure un naïf dessin d'amateur, chargeant les aplats neutres d'une tension passionnée ; et c'est ainsi que les ruines d'un château, parce que ruines, inspirent l'âme écorchée du poète qui n'aurait pourtant pu que bâiller devant l'ingénuité des fastes de ce même château au temps de sa splendeur.



Ma gorge se manifesta douloureusement dès les premiers pas que je fis dans la rue, — j'étais sorti faire un achat : lequel ? voilà qui m'échappe en ce moment. Il ne devait pas faire bien chaud, non, il me semble même qu'il faisait nettement trop froid pour la saison ; voilà sans doute ce qui affectait ma gorge. L'air devait être bien frais — assurément beaucoup trop frais pour la saison. Mais je me perds en détails. J'étais donc sorti en ville. Me voilà flânant un peu sans but devant les vitrines.

Je m'arrêtai à la hauteur d'une devanture vitrée, toussant un peu, l'esprit ailleurs, le regard perdu dans la vitrine. Je sursautai violemment en y apercevant le reflet masculin d'un homme que je n'avais pas vu approcher — mais il n'y avait personne à mes côtés. Que la distraction rend stupide, pensais-je en reconnaissant mon image. Mais sursauter pareillement... j'étais sans doute un peu nerveux, oui, voilà, un peu nerveux ; ou plutôt, c'est ça, je couvais probablement une fièvre, voilà pourquoi je n'avais pas tout à fait la tête sur les épaules. D'ailleurs cette toux... de nouveau, une quinte sonore me vint, aiguë, haute, bien aiguë pour être bénigne. La fièvre, c'était donc cela.

C'est alors seulement que je regardai véritablement la boutique devant laquelle je m'étais arrêté. Mode féminine — combien de temps exactement étais-je resté là, à rêver distraitemment devant ce commerce, me demandais-je en me remettant en marche un peu gêné. D'ailleurs, il fallait se mettre en route... oui, j'étais venu pour... et puis, il n'y a pas de mal à ça.

Lorsque enfin je me trouvai dans la librairie à régler l'achat que j'étais venu faire (— Alors ça nous fera vingt-deux francs, Monsieur. — Voici vingt, et deux) je reconnus à peine ma voix, éraillée, ou bien non, elle avait plutôt pris un timbre soudain inhabituel, un peu faux, voire même positivement aigu. Je sortis. La vendeuse en avait affiché une tête, aussi, en m'entendant ! Cette petite effrontée, pourquoi m'en préoccupais-je ; mais enfin elle m'avait regardé presque comme si elle entendait un castrat. Quoi ! à chacun sa voix, d'ailleurs je n'ai jamais été un baryton. Peut-être avais-je un peu changé de timbre, rien de plus normal. Et quand on voit par quels états passent les garçons qui muent.

Bien, j'étais un peu enroué, voilà tout, ce n'était pas une grande affaire. Tout le monde sait que les hormones fluctuent sans cesse. Un peu enroué, oui, enfin, ma voix était juste légèrement affectée. On ne pouvait pas à proprement parler appeler cela un refroidissement, non. D'ailleurs, un refroidissement, en cette saison, voilà qui aurait été bien original. La température était encore bien agréable je crois, assurément une bonne saison.



Je ne passais plus un jour, je ne passais plus un instant sans penser à ces lettres définitivement closes qui s'amassaient dans leur boîte — chez moi ! oui, chez moi elles siégeaient, et chez moi se multipliaient ; elles exposaient ostensiblement leurs ventres gonflés de mystères inquiétants. En posant l'oreille sur leur flanc tendu, j'aurais pu entendre le battement de leur présence, le murmure de la fermentation de leurs secrets. Bientôt, pris de la crainte de ne pouvoir leur résister, je perdis l'habitude de les caresser, sinon occasionnellement. Il ne fallait à aucun prix s'exposer à les ouvrir, être vigilant à tout instant. J'étais parfaitement conscient de la vulnérabilité de ma situation, exposé seul face à la tentation permanente. Il fallait que toujours je m'invente une occupation, une tâche urgente, une commission importante, quelque chose pour absorber toute mon attention et me détourner de pensées dangereuses. C'est le soir surtout que s'éveillent tous les démons ; je connais trop l'âme humaine : comme le chevalier Sauvain, ses forces croissent et décroissent avec le soleil. Je suis familier depuis trop longtemps avec les cycles ténébreux de l'esprit, avec ses fluctuations qui comme les marées découvrent chaque jour des wadden toujours prêts à engloutir entre sables, limons et algues celui qui s'y aventure.

Je transportais de plus en plus mes soirées dans les bars tardifs, à repousser autant que possible mon retour, à l'anesthésier par la fatigue et l'alcool. Il fallait qu'il ne me reste que la force de m'endormir, que la nausée me prévienne d'appétits pernicieux.

D'autres jours, pris d'une incontrôlable agitation, je me voyais prêt à craquer et à me ruer sur la boîte peinte. Lorsque je sentais venir une de ces crises, je mettais fébrilement en scène un rituel précis. Je rassemblais d'abord tout ce que je pouvais trouver de papier, de cartons, de journaux et d'emballages. Puis je griffonnais ma signature sur une carte de visite et l'emballais avec tout le matériau réuni, l'enfermant dans un carton, emboîtant celui-ci dans un autre, rembourrant de journaux, enveloppant le tout dans d'innombrables couches de papier et de ruban adhésif. Quand tout était prêt, il ne me restait plus qu'à attendre la crise, qui m'arrivait accrue par ces préparatifs.

Alors commençait un épouvantable carnage ; alors les chiffons de papier volaient comme les plumes de l'oie tombée sous les dents d'un renard ; j'éventrais le paquetage à coups de couteau comme pour un abominable meurtre, jusqu'à lui arracher la carte de visite et la brandir comme le cœur sanglant que l'on vient d'arracher à la poitrine vive d'une victime sacrifiée.

Mais parfois une telle furie me prenait sans me laisser le temps de préparer un paquetage ; je me jetais alors sur des livres, des brochures, des piles de papier pour les éventrer sauvagement de mon coupe-papier. Déchargeant mon ivresse furieuse, je fendais, coupais, j'ouvrais ; je lacérais, tranchais, tailladais, taillais ; je chapelais, dépiéçais ; j'équarrissais, dépeçais ; je tronçonnais, hachais, déchiquetais ; j'arrachais de mes dents chaque page d'un livre pour me coiffer de sa couverture vide.



J'avais à nouveau été au Régence.

« Haut les cœurs, vieux ! »

Encore lui. Je m'étais bien douté que j'aurais de la peine à échapper à L., mais le subir m'avait semblé un moindre mal que de passer la soirée seul chez moi, exposé à... non, cette perspective m'avait horrifié à tel point que je n'avais pas hésité une seconde à affronter la jovialité envahissante du vieil avocat.

Pour lui marquer ma bonne volonté, je me fis apporter un Glenfiddich.

« Hé ! vieux, vous avez raison : il faut combattre le mal par le malt. Mais quelle mine vous poussez ! »

Je veux bien que L. soit un damné jacasseur, mais parfois il déclenchait en moi un tel élan de tendresse que des larmes m'en venaient. Personne ne sait combien un homme doit avoir souffert pour plaisanter avec cette bonhomie moqueuse et pourtant si bouleversante.

« Ne vous laissez pas démolir ainsi, vieux. Je vous l'interdis, ha-ha ! vous entendez bien ? je vous l'interdis ! la partie n'est pas finie. »

Je rentrai tard cette nuit-là.



Ne te laisse pas démolir.

Il fallait détruire ces œufs prêts à éclater, à épandre leur monstrueuse progéniture, ces cocons vultueux frémissant dans leur ventre de créatures inhumaines et fatales ; exterminer cette vermine avant qu'elle n'écloise, détruire le monstre avant qu'il ne me dévore. Mais je ne pouvais approcher de cette boîte, de son paysage inquiétant de rocs noirs, d'abîmes déchirés et de pics tourmentés sans être pris du plus violent vertige. Le romantisme exalté et sublime, la virtuosité tragique et passionnée de cette peinture me mettaient sévèrement en garde : si je tentais seulement d'avancer sur les écrits qu'elle renfermait, je serais brûlé par leur feu, réduit en cendres par les terribles forces qui dormaient dans ce volcan mal éteint, pulvérisé par ces flots de lave que j'avais crus enfouis au plus profond de la terre et des enfers, mais qui menaçaient à tout instant de faire sauter la fine croûte terrestre sur laquelle j'avais voulu vivre.

Il fallait ruser.

Fourbu par le transport, mais plein d'une nouvelle assurance, je contemplais les quatre jerricans d'essence. Il y avait bien là de quoi incendier toute la bibliothèque d'Alexandrie, pensais-je en souriant. On

allait bien voir si j'étais si facile à terrasser. Il avait semblé quelque temps que j'allais avoir le dessous, mais diable ! je suis un dur-à-cuire. J'avais de nouveau la situation bien en main, et le feu de l'initiative me donnait l'énergie d'un fauve. On allait nettoyer tout ça, un bon autodafé, et que les flammes purifient toute cette sorcellerie !

Bon, il ne fallait quand même pas se laisser emporter par un excès d'enthousiasme, la bataille pouvait encore être rude. Sang-froid et méthode étaient encore mon meilleur gage de victoire. Et pour commencer, il était bien entendu hors de question de s'en prendre directement à la boîte. Il fallait la piéger.

D'abord, je l'entourai d'un cercle d'essence versé au sol à un bon mètre tout autour d'elle. Ça, c'était pour le symbole, pour l'emprisonner. Il restait à donner à la chambre les moyens d'anéantir efficacement toutes ces enveloppes. Tous les meubles devaient y mettre du leur ; je versai du carburant dans chaque tiroir, je gorgeai les fauteuils comme des éponges, j'imbibai copieusement la bibliothèque, je fis en versant mon liquide le tour des plinthes et des linteaux. Quand j'eus encore copieusement désaltéré les placards, je considérai avec satisfaction mes troupes prêtes à l'assaut. Mais je devais encore m'acquitter d'un dernier point en condamnant les issues, car il ne fallait rien laisser au hasard et n'offrir aucune chance à l'ennemi. Je dressai donc un matelas bien arrosé contre la porte ; pour les fenêtres, je me contentai d'y clouer des tapis convenablement imbibés.

Maintenant, tout est prêt. Je tire un briquet de ma poche. Évidemment, il pourrait être difficile de vouloir s'échapper de la chambre en flammes. Mais je ne le tenterai pas : on ne survit pas à son œuvre.